



HAL
open science

Éditorial: dossier "Traduction et écologie"

Marie Cazaban-Mazerolles

► **To cite this version:**

Marie Cazaban-Mazerolles. Éditorial: dossier "Traduction et écologie". *Littérature*, 2024, 216. hal-04875225

HAL Id: hal-04875225

<https://hal.science/hal-04875225v1>

Submitted on 17 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Éditorial

L'écologie a le vent en poupe, dans le monde de l'édition du moins. Le fait est indéniable, qui se manifeste notamment dans la création de collections spécialisées (et prolifiques), l'apparition de prix et de festivals dédiés et, bien sûr, la multiplication des parutions de numéros de revue thématiques... La production critique et universitaire en sciences humaines et sociales, en art et en littérature, contribue à cette tendance, participant d'un « tournant écologique » de la pensée et de la création qui ne cesse de gagner en ampleur. Or si pareil succès est la plupart du temps interprété comme le signe – réjouissant – d'une prise de conscience indispensable face aux enjeux climatiques et environnementaux de notre époque, force est de constater que se multiplie aussi désormais les critiques agacées à son encontre : soupçon d'un pur effet de mode, méfiance envers ce qui est parfois perçu comme une américanisation de la recherche et du champ intellectuel¹, assimilation plus ou moins avouée du souci écologique à une affection puérile pour les animaux ou les fleurs, accusation d'un intérêt envers la « nature » et le « vivant » dépolitisé et aveugle aux logiques de domination économique-sociales... quand ce n'est pas le spectre d'une hiérarchisation des luttes coupable et *in fine* anti-humaniste qui plane sur les préoccupations écologiques et par extension, l'écocritique et l'ensemble de ce que l'on appelle parfois les humanités environnementales.

S'il ne saurait être question, dans ces quelques paragraphes liminaires, d'entreprendre de répondre à l'ensemble hétérogène de ces objections², on peut toutefois souligner que le présent numéro réplique dans les faits à plusieurs d'entre elles, à commencer par celle de la déconnexion politique. En situant au cœur de sa réflexion les rapports de force, d'accueil, et les logiques de domination qui régissent les relations entre les différentes langues, grammaires et cultures de la nature ; le dossier coordonné par Isabelle Poulin et Tiphaine Samoyault démontre en effet que la question écologique est un territoire fertile de déploiement de la critique sociale, politique et économique. Incidemment, et dans la mesure où l'ensemble des contributions témoigne d'un souci inextricablement poétique *et* politique

1. Comme s'y confronte à plusieurs endroits le présent numéro, les États-Unis se sont de fait montrés pionniers en la matière et continuent de dominer largement le segment académique concerné.

2. On rappellera que ces critiques sont parfois formulées depuis l'intérieur même d'un champ protéiforme, qui admet une grande diversité d'objets de même que des divergences théoriques et méthodologiques sensibles, sans rechigner à l'auto-critique.

des textes, de leur « lettre » comme de leurs conditions de production et de circulation ; c'est l'opposition supposée entre une écocritique politique et engagée d'une part et une écopoétique formaliste « à la française » d'autre part qui est ici remise en question³.

À ce titre, il est frappant de constater à quel point le présent numéro fait écho au premier dossier consacré par la revue *Littérature* aux questions écologiques, publié en mars 2021. Coordonnée par le collectif ZoneZadir et doté d'un titre manifeste – « Pour une écopoétique transculturelle » – cette première livraison demandait de fait déjà que soient adoptées des perspectives attentives aux « savoirs situés » et aux mécanismes d'hégémonie culturelle, tout en revendiquant explicitement « la force politique de la littérature », notamment dans « sa capacité à mettre à l'épreuve les concepts et catégories critiques hérités d'anciens centres impériaux⁴ ». Indépendamment l'un de l'autre déjà, mais *a fortiori* lorsqu'ils sont mis en série, ces deux dossiers paraissent en outre désigner une affinité presque nécessaire entre les questions écocritiques et écopoétiques d'une part, et la littérature générale et comparée d'autre part. À plusieurs égards en effet, cette dernière discipline semble faite pour appréhender une question écologique définie par la primauté ontologique, épistémique et éthique accordée aux relations, et qui se pose, se pense, se dit, s'éprouve à l'échelle planétaire selon des déclinaisons locales variées.

Trois remarques, pour finir, concernant cette fois le seul dossier « Traduction et écologie » proposé dans les pages qui suivent. D'abord, que l'on se réjouit de voir paraître le premier numéro de *Littérature* entièrement et exclusivement consacré au domaine de la traduction, jusque-là arpenté seulement au gré d'articles isolés⁵. Ensuite, qu'en nouant ensemble écologie et

3. Dans le présent dossier, l'article d'Anne-Rachel Hermetet fait brièvement allusion à cette distinction devenue un lieu commun des études littéraires quoique largement contestable sous sa forme exacerbée. Si le présent numéro montre à quel point le souci du texte n'exclut pas de fait celui de ses contextes, et témoigne du fait que l'écopoétique n'est pas en reste de préoccupations politiques ; on soulignera également que la tradition écocritique américaine a souvent fait l'objet de représentations caricaturales tendant à négliger l'attention effectivement portée par ses représentants au *poïen* des œuvres. À ce titre, l'opposition écocritique/écopoétique repose en partie sur la construction d'un contre-modèle *ad hoc*, permettant de faire valoir une différence et singularité nationales.

4. Collectif ZoneZadir, « Pour une écopoétique transculturelle : introduction », *Littérature*, n° 201, mars 2021, p. 10-23, p. 11-12.

5. En 2008, la revue accueillait tout de même un dossier thématique coordonné par Patrick Née et intitulé « Yves Bonnefoy, traduction et critique poétique », portant donc en partie sur l'activité de traduction du poète français. On trouve par ailleurs dans les archives de *Littérature* les articles suivants : Claire Joubert, « Théorie en traduction : Homi Bhabha et l'intervention postcoloniale » (n° 154, 2009) ; Aukje Van Rooden, « La traduction comme partage d'une instabilité originaire » (n° 181, 2016), sur la conception blanchotienne de la traduction ; Guillaume Bridet, « L'Inde comme expérience de traduction : Olivier Lacombe, René Guénon, René Daumal » (n° 184, 2016) ; Denis Labouret, « La "salutaire école de la traduction" » (n° 212, 2023), sur le rôle joué par la pratique de la traduction dans l'écriture de Péguy ; et enfin Audrey Mourat, « La traduction du sensible à l'œuvre dans les poèmes de Jacotet » (n° 163, 2011), qui analyse les efforts du poète pour « traduire » le monde

traduction, l'ensemble exemplifie la façon dont ledit « tournant écologique » à l'œuvre aussi bien dans les sciences humaines et sociales que dans la recherche en littérature permet aussi de renouveler des champs déjà bien constitués – ici, les études de traductions. Celles-ci, les contributions réunies ci-après en témoignent, se dotent en effet de nouvelles perspectives à l'aune de l'analogie entre les écosystèmes naturels et linguistiques, en considérant les diverses boucles de rétroaction qui relie l'activité de traduction aux milieux physiques, ou encore en réfléchissant à l'extension possible du traduire au-delà des langues humaines, jusqu'aux échanges sémiotiques entre et avec les êtres non humains. Enfin, qu'il est tout à fait heureux que soit proposé ici un ensemble d'analyses et de réflexions écrites *en français* (quoique faisant entendre aussi et entre autres l'espagnol, le portugais brésilien, le créole martiniquais, le grec, l'allemand, le chinois...), dans un domaine – traduction et écologie – à ce jour majoritairement traité et exploré *en anglais*. Ce faisant, le numéro semble répondre lui-même à l'appel lancé dans plusieurs de ses pages, concernant la nécessité de s'affranchir de l'anglocentrisme qui prévaut en la matière.